

L'islam et la République
Par Jean-Pierre Chevènement

TERRORISME L'Allemagne
de Merkel face à la barbarie

www.marianne.net

N° 1030-1031 Du 22 décembre 2016 au 5 janvier 2017

Marianne

AG - 12, rue de la République - 93000 - 93000 - 93000
C.P. 10301 - 10301 - 10301 - 10301 - 10301
PUB. - 01 41 39 21 00 - 01 41 39 21 00 - 01 41 39 21 00
M 01392 - 1030 - F. 4,50 € - RD



LIBRES, COMBATTANTES, PIONNIÈRES,
HUMORISTES, INTELLECTUELLES,
DIRIGEANTES, CRÉATRICES,
CRIMINELLES, LIBERTINES...



PLACE AUX FEMMES

100 PAGES
GARANTIES SANS
TESTOSTÉRONE



PLACE AUX F

L'ACTRICE SUÉDOISE

Ingrid Thulin et son chauffeur, en Grande-Bretagne, en 1965.



Plus de quarante ans après la légalisation en France de l'avortement, les droits des femmes sont toujours contestés : en politique, dans les lettres, les entreprises, la rue et jusque dans la famille. De Paris à Téhéran, de Washington à Varsovie, les tenants de la domination masculine ne désarment pas. En partenariat avec le magazine "Causette", "Marianne" fait place aux femmes...

EMMES!

**LIBERTÉ P. 38**

Nos combats, par Martine Gozlan

POLITIQUE P. 58

Elles sont des hommes politiques comme les autres, par Soazig Quémener
"En démocratie, la politique est forcément virile", par Elisabeth Badinter

SOCIÉTÉ P. 72

Mères isolées sous le radar social, par Daniel Bernard

IDÉES P. 90

Masculin-féminin : la frontière équivoque, par Aline Richard Zivohlava
Débat Caroline Fourest-Natacha Polony : le féminisme nous a-t-il rendu(e)s plus heureu(ses)x ?

HISTOIRE P. 102

Comment la Révolution prive les femmes de citoyenneté, par Eliane Viennot

CULTURE P. 106

"Le zérothéisme, c'est la voie vers l'égalité!", par Sophia Aram

QUELLE ÉPOQUE! P. 118

Beauté, mon ennemie intime, par Elodie Emery

NOS COMBATS POUR LA LIBERTÉ

"Rien n'est définitivement acquis", avait prévenu Simone de Beauvoir. La grande régression des droits des femmes est en marche. Réinventons l'espoir, contre les misogynes! **PAR MARTINE GOZLAN**

A l'aube d'une nouvelle année, nous n'avons qu'un seul mot sur les lèvres : « liberté ». Il est si léger, si brillant, si heureux, si pétillant et si français qu'on a voulu, en des hivers meurtris et des étés sanglants, nous l'arracher. Nous y tenons toujours comme à la prune d'un regard lucide. Liberté, c'est du genre féminin. Marianne fête donc cette fin d'année et ouvre la prochaine avec les femmes car leur liberté est en danger. Et, sans la liberté féminine, adieu celle des sociétés heureuses. Adieu, couleurs des rues, rires, talons et talents qui résonnent sur les boulevards, dans les cafés, à la fac, au bureau, partout où vivre s'écrit ensemble. Mais cela ne va plus de soi. Il faut le dire haut et fort, à cinq mois d'une échéance présidentielle sur laquelle les Françaises, comme leurs compagnons, ont les yeux fixés. Avec juste un peu

plus d'angoisse. Qui l'eût prédit au temps des gais lurons soixante-huitards, dans les jours heureux de la révolution sexuelle mais féminine d'abord ? Depuis, le mâle s'est refait, le mal est fait : encore une fois, Madame est asservie ! La chère Beauvoir nous avait averties : « Rien n'est définitivement acquis. Il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Votre vie durant, vous devez rester vigilantes... »

Les trois crises sont là et la grande régression est en marche. Elle avait frappé les sociétés orientales il y a trente ans, pulvérisant les fragiles acquis des femmes arabes, égyptiennes et algériennes (le code de la famille en 1984) sans qu'on s'en émeuve beaucoup dans nos parages. Les Iraniennes étaient déjà tchadorisées. Face à la gauche française tiers-mondiste et amoureuse de Khomeyni, seule Beauvoir, encore elle, affirmait en mars 1979

dans un meeting à la Mutualité : « Le nouveau régime sera une tyrannie s'il ne respecte pas les droits des femmes. » La première voix à s'élever contre le différentialisme pilier du communautarisme, nous parle toujours au présent. Après le Grand Soir arabe que nous avons eu le tort de prendre pour une aurore, la nuit des femmes est peuplée de monstres. Le fouet est sans cesse réclamé pour les pécheresses et sous les verges mâles, ce ne sont pas seulement les révolutions trahies qui font mal. En Égypte, depuis la chute du bref pouvoir islamiste, les manifestantes les plus ardentes, celles qui acclamaient le maréchal Al-Sissi, vainqueur populaire du frère musulman Mohamed Morsi, ont été priées de regagner pudiquement leurs foyers. Dans le chaos des lendemains radieux, le tribunal des fantasmes caiotes persiste à inculper la féminité de complot contre la sécurité de l'État. La tartufferie internationale, pour ce qui est du



deuxième sexe, se révèle dans toute son inique splendeur avec la désignation par l'ONU d'un Saoudien, déjà président de la Commission des droits de l'homme (une nomination obtenue après des manœuvres diplomatiques reptiliennes), pour veiller aux droits des femmes de la planète. L'honorable Abdul Aziz al-Wasil, dont le pays interdit aux filles d'Eve à peu près l'intégralité de ce qui est humain, devient donc leur protecteur universel. Merci, l'ONU, qui, une fois de plus, se vautre dans le déshonneur sur le corps des Saoudiennes masquées, enfermées, esclavagisées. Et merci, Paris, qui, une fois de plus, a oublié d'exprimer sa préoccupation au grand ami et client wahhabite.

Après tout, c'est logique : les hommes qui nous gouvernent se sont-ils vraiment inquiétés du grand assaut antifemmes sous notre propre ciel ?

Car l'onde de choc a fini par frapper l'espace français. « *Il y a*

MANIFESTATION
contre la loi Travail,
à Paris, place
Denfert-Rochereau,
en avril 2016.

aujourd'hui sur notre territoire des lieux où les femmes ne sont pas acceptées et tout le monde semble trouver cela plus ou moins normal, déclarait, dans une interview à Marianne, en janvier 2016, Pascale Boistard, alors ex-secrétaire d'Etat des Droits des femmes. Elles se trouvent cantonnées à certains espaces, le foyer, la sortie d'école, et quasiment absentes d'autres, comme les lieux sportifs et ceux de la convivialité», poursuivait-elle, en constatant que « dans certains endroits, on ne trouve aucune femme dans les cafés : il y a une forme de morale

**"IL Y A AUJOURD'HUI SUR
NOTRE TERRITOIRE DES LIEUX
OÙ LES FEMMES NE SONT PAS
ACCEPTÉES." PASCALE BOISTARD**

mal placée, souvent exercée par des groupes minoritaires sur une majorité, et qui conduit à ce que l'espace public, censé appartenir autant aux femmes qu'aux hommes, se trouve restreint pour les femmes.» C'est ce que dénonçaient, à Sevran, avec notre collaborateur Daniel Bernard, Nadia Redmana et sa Brigade des mères. A Saint-Denis, le journal de bord de l'universitaire franco-algérien Fewzi Benhabib est tout aussi édifiant (lire *Marianne* n° 970). Et on découvre ces dernières semaines qu'à Rillieux-la-Pape, en banlieue de Lyon, des femmes à la tranquille colère organisent, à leur tour, des marches pour tenter de reconquérir – on cauchemarde ! – les bistrotts qui leur sont interdits. Elles tentent de convaincre sans succès des musulmanes de les rejoindre. « *Il vaut mieux qu'on s'efface... c'est la religion...* » chuchote une passante à la caméra de France 2 en jetant un coup d'œil affolé à un homme qui surveille la rue. ➤

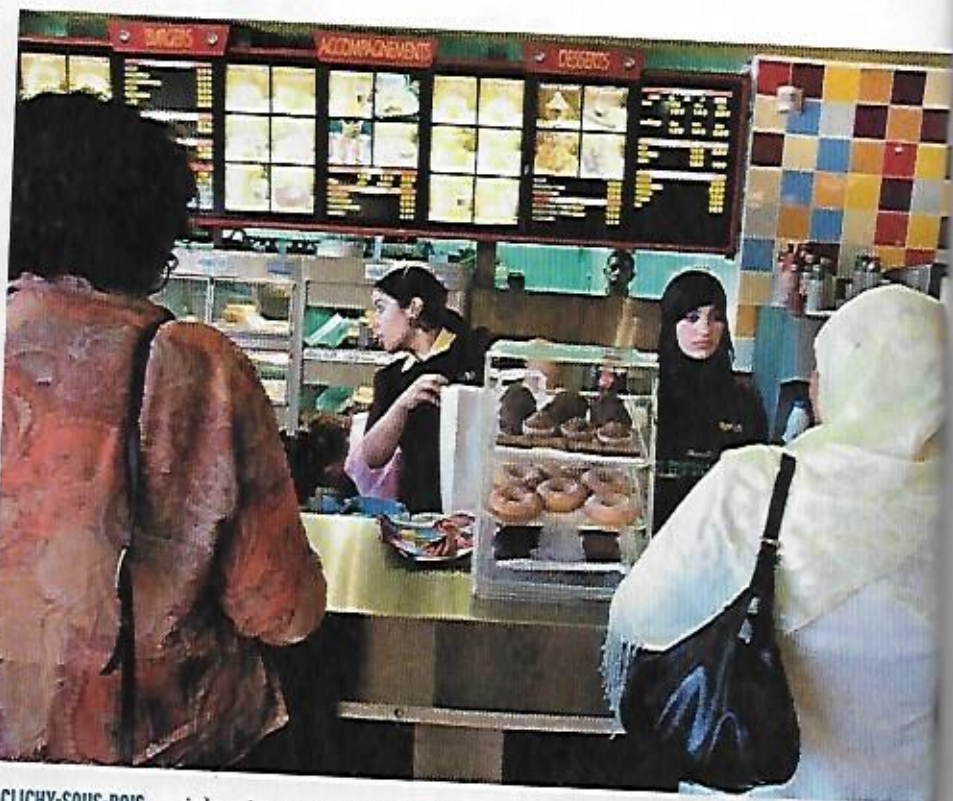
corinne rochette / divergence

> Ces scènes invraisemblables, mais véridiques ont été précédées, depuis quinze ans, par une longue série d'autres effacements. Imposée par la violence, avec une pression sociale que l'on aurait crue réservée à Alger ou Ankara, l'éviction des femmes ou leur « tolérance », mais sous l'uniforme requis, dans les zones islamo-compatibles constitue la grande défaite de la République. *L'uterus clausus* contre *l'habeas corpus*...

UNE FÉMINITÉ INSOLENT

Il faut mesurer l'ampleur de cette tragédie. Si le mot « régression » convient au monde islamique où les filles d'Eve étaient, entre les années 40 et 70, en marche vers un début de libération, on ne peut pas l'utiliser pour la France où l'espace a toujours été mixte. Historiquement, les femmes, paysannes, ouvrières, commerçantes, bourgeoises, aristocrates ont sans cesse côtoyé les hommes, des champs aux manufactures, des magasins aux cercles littéraires. Jusque dans sa représentation symbolique, notre Marianne, seins nus et cheveux au vent, affirme une féminité insolente. Elle est à la fois la révolution et la conversation, l'insurgée du faubourg et l'idée du salon. Elle est politique et érotique. Sa nudité n'a jamais choqué : mutine héritière de ses antiques sœurs grecques, la Française diffuse les Lumières comme les rondelletes cariatides porteuses de torchères le long de l'Opéra-Garnier. On se souvient qu'il fut brièvement question de les voler lors de la visite, à Paris, en janvier 2016, du président iranien Hassan Rohani, qui séjournait en face, à l'hôtel Intercontinental. L'ayatollah pseudo-modéré, coqueluche de la diplomatie occidentale depuis l'accord sur le nucléaire conclu en juillet 2015, avait réussi, lors de son étape italienne, à faire masquer les nus du musée du Capitole !

Nos cariatides ne furent pas couvertes, mais nos Parisiennes le sont de plus en plus. Je ne veux pas seulement parler du foulard



À CLICHY-SOUS-BOIS en Seine-Saint-Denis, le premier fast-food halal a ouvert ses portes en 2005. Deux ans plus tard, il était fermé.

islamique que certains transforment en petit écho de la mode, à l'instar d'Edwy Plenel qui louait « *le burkini, vêtement comme un autre* ». Ce qui menace aussi les filles des femmes de Mai 68, c'est le voile des entourloupes. Ce brouillard des béatitudes dans lequel elles ont grandi et qui les assurait que tout était gagné : la liberté des mœurs, l'égalité économique, la conquête du pouvoir. Hélas, en cette fin 2016, un processus contradictoire est à l'œuvre. Celui-là même que décrivait si justement en 2004 la regrettable Antoinette Fouque, fondatrice des éditions des Femmes : « *Au fur et à mesure que s'affirmait la libération des femmes, une contre-libération machiste les encadrait, les déportait, les emprisonnait, les écrasait. Chaque jour, le courage et la force des femmes défient un destin qui ne leur est pas imposé par l'anatomie mais prescrit par les traditions, et construit par les civilisations et l'Histoire.* » Nous en sommes encore là. Car nous n'avons pas pu vivre cette dernière année à l'écart du sort des femmes yézidies esclaves de l'Etat islamique, des jeunes filles nigérianes enlevées par

Boko Haram, des Indiennes violées avec le consentement du chef de village, des Marocaines sommées de se cacher pour vivre l'amour malgré un libéralisme de façade, des Tunisiennes de 13 ans mariées à leur violeur, des Turques confrontées à la propagande religieuse d'un régime de plus en plus dictatorial mais, hélas, ménagé par l'Europe pour cause de vagues migratoires.

Une Europe où les Polonaises sont descendues en masse dans les rues pour dire non à la criminalisation de l'avortement (lire le reportage d'Anne Dastakian, p. 42). En France même, resurgissent les attaques contre la pilule et la remise en question sournoise de l'IVG. Au Front national, Marion Maréchal-Le Pen fustige « *le remboursement illimité* ». Chez Les Républicains, la très encombrante seconde vice-présidente du parti, Isabelle Le Callennec, qui avait déposé un amendement en 2014 contre le remboursement, est une des plus virulentes adversaires du projet de loi sur le délit d'entrave à l'IVG. Lors du débat, le 1^{er} décembre, au Parlement – qui l'a finalement adopté –, « *la discussion a réveillé*

ce vieux démon que l'on espérait enfoui, relevait Renaud Dély dans ces colonnes, celui qui essaie encore et toujours de culpabiliser la femme qui recourt à l'avortement [...]. Car les sites Internet visés par le texte ne sont pas animés par des médecins qui donnent accès à une information neutre, pleine et entière, mais par des militants anti-IVG qui distillent une propagande mensongère pour abuser de l'état de faiblesse psychologique des femmes en détresse ».

Quand déferle une vague réactionnaire, les femmes trinquent les premières, même si certaines, hélas nombreuses en France et dans le monde, en viennent à appuyer les adversaires de leur indépendance (lire l'enquête sur les femmes contre les femmes, p. 52). C'est autant la crise économique qui suscite le repli – la famille vue comme un rempart alors que la génération précédente s'en échappait comme d'une prison – que la porosité des nouveaux comportements religieux.

FACE AU FANATISME

La surenchère pudibonde qu'introduit la visibilité musulmane déclenche en effet deux réactions opposées. D'un côté, la résistance laïque s'exaspère à juste titre et met les dieux hors jeu pour défendre le droit des femmes (lire *L'Horreur religieuse*, l'excellent essai de notre ami Joseph Macé-Scaron, chez Plon). De l'autre, le catholicisme reprend du souffle. Il faut comprendre l'ampleur de ce retour à la lumière tragique des attentats islamistes et de l'égorgeage du père Jacques Hamel, assassiné le 26 juillet 2016 alors qu'il disait la messe dans son église de Saint-Etienne-du-Rouvray.

Certes, nous n'aurons pas l'obscurité de comparer ce qui menace les femmes dans la sphère islamiste et la nostalgie conservatrice d'une droite rétive à la légèreté libertaire qui tissait les beaux jours de l'émancipation féminine. Mais une chose est sûre : cette légèreté est révolue. A chaque période tragique, le regard sur les femmes change. Du discours des droits on glisse insensiblement

à celui des devoirs. Face au totalitarisme islamique, nous vivons un sombre mélange de révolution et de contre-révolution. Au fanatisme, on oppose en même temps toute la laïcité et tout le cléricisme. Le pire serait que, traumatisé par la terreur djihad-salafiste, le pays en vienne à minorer les conquêtes qui ont fait de la Française, à partir de 1975 (la loi Veil date de décembre 1974), une femme plus heureuse parce que plus libre selon les lois. Le pire serait que la blondeur juvénile – et apparemment émancipée – d'une Marion Maréchal-Le Pen détourne l'attention de son vrai discours sur les mœurs : en réalité celui d'une rombière de bénitier, tendance 1950. Avant la loi légalisant l'interruption volontaire de grossesse, on estimait à 8 000 mortes par an les victimes des avortements clandestins, déclencheurs de septicémies, pratiqués dans une détresse et une

LES FRANÇAISES, MENACÉES PAR LA CRISPATION BIGOTE, SONT AUSSI LES PREMIÈRES CIBLES DE LA PRÉCARITÉ.

solitude vertigineuses. Certes, François Fillon s'est engagé à ce que ce temps ne revienne plus, mais que dire de son entourage qui pousserait au déremboursement et précipiterait dans un malheur indicible les jeunes femmes les plus fragiles ?

Car les Françaises, menacées par la crispation bigote, sont aussi les premières cibles de la précarité. La pauvreté est du genre féminin, il suffit d'aller au supermarché et d'en observer les caissières ligotées par l'aberration horaire. Toutes les études pointent la nouvelle misère (lire l'enquête de Daniel Bernard, p. 72). A mille lieues des rêves glamour vendus par une presse féminine moins soucieuse d'informer ses lectrices que d'engraisser son chiffre d'affaires (lire l'enquête d'Elodie Emery, p. 118).

Comment (re)prendre le pouvoir, à supposer que des femmes s'en soient un jour emparées ? Et le pouvoir au féminin est-il vraiment féministe ? Cette version béate des solidarités de genre est-elle exacte ? La bien-pensance ne nous enfume-t-elle pas, une fois encore, en prétendant qu'il suffirait au bonheur des dames que l'une d'elles dirigeât l'entreprise ou le pays ? « *La gloire*, écrivait Mme de Staël, n'est que le deuil éclatant du bonheur. » Le pouvoir féminin, tel que l'exercent à des niveaux divers Ségolène Royal, Angela Merkel, Theresa May, Martine Aubry, ou comme la rêvé Hillary Clinton, affirme-t-il une revanche ou une jouissance ? Ou bien, au contraire, dans son désir, sa conquête et son exercice, n'est-il pas complètement asexué (lire l'enquête de Soazig Quémener, p. 58 et l'entretien avec Elisabeth Badinter, p. 66) ? Enfin, quelle sorte de puissance ambitionne aujourd'hui le féminisme ?

INDÉPENDANCES FAROUCHES

Cet immense espoir, à qui Simone de Beauvoir et l'avocate Gisèle Halimi (le procès de Bobigny, en 1972, qui ouvrit le débat sur l'avortement en France) donnèrent ses lettres de noblesse, s'est-il essouffé, compromis, rétréci ou perdu ? Doit-il se réinventer ? Deux jeunes femmes brillantes, nos amies Natacha Polony et Caroline Fourest, d'une indépendance farouche mais aux antipodes l'une de l'autre, en débattent dans ce numéro pour le plus grand bonheur des idées non reçues (lire, p. 96) Tout, dans leur échange, comme dans ce numéro, exaspérera les misogynes. Tant mieux. A ceux qui, partout, n'ont que l'interdit comme programme, nous riposterons en 2017 par toujours plus d'impertinence salutaire, de désinvolture féminine crânement assumée, de combativité sereine et de plaisir sans entraves. Messieurs les Censeurs, telles sont les Marianne que vous trouverez sur vos pas. ■ M.G.